coup. Lebrun avait crié au cocher :

—A la Préfecture de police !

Tout en fouettant son cheval, le cocher fit cette réflexion :

—Le pauvre jeune homme est fou, le vieux le conduit à la Préfecture de police pour le faire examiner et enfermer ensuite à Sainte-Anne.

L'automédon, qui avait jugé sur les apparences, aurait conduit les deux hommes droit au Dépôt, si Lebrun ne lui eût dit en route :

—C'est à la Sûreté que nous allons.

Le sculpteur sur bois connaissait un des commissaires de police aux délégations judiciaires et un peu aussi le chef de la Sûreté. Le commissaire de police se trouvait heureusement dans son cabinet et ce fut lui qui introduisit les visiteurs auprès de son chef. Celui-ci leur fit un cordial accueil, et ayant reconnu le sculpteur, qui lui présentait son fils il leur tendit la main à tous deux.

Alors Lebrun exposa l'objet de sa visite, parlant de leurs grandes inquiétudes, et donna, aussi exactement que possible le signalement de Georgette.

L'examen des rapparts de tous les commissaires de police de Paris a été fait, dit le chef de la sûreté et on vient de m'en apporter les résumés.

Voyons si nous trouvons quelque chose se rapportant à cette jeune fille à laquelle vous vous intéressez.

Il parcourut des yeux rapidement, tellement il avait l'habitude de cette opération, les feuilles de papier qui lui apprenaient à peu près tout ce qui s'était passé à Paris dans la nuit. Et quand il eut tout vu :

—Messieurs, reprit-il, il n'y a rien, absolument rien ayant trait à cette jeune fille. Comme toujours des commencements d'incendie vite éteints ; des arrestations pour attaques nocturnes, pour vols, pour vagabondage, tapage dans les rues, rébellion contre les agents, cris séditieux, etc..... Mais la jeune fille en question n'est mêlée à rien de tout cela. Veuillez me laisser votre adresse, monsieur Lebrun, et si j'apprenais quelque chose, je m'empresserais de vous en donner connaissance.

Le sculpteur sur bois remit sa carte au chef de la Sûreté, le remercia, et les visiteurs se retirèrent.

—Mais, mon père, dit Paul, comme ils se dirigeaient vers l'endroit où ils avaient laissé leur voiture, si Georgette n'était pas venue à Paris?

—Mon ami, je te répète que M. Delmas est certain qu'elle a pris le train pour Paris.

—Elle a pu s'arrêter en route, fit observer le jeune homme.

—Eh bien, allons à la gare d'Orléans. Peut-être pourrons-nous savoir là si Georgette est arrivée à Paris par le train qui passe à Saint-Michel à neuf heures et demie.

Ils remontèrent dans le coupé et filèrent vers la gare d'Orléans où ils ne tardèrent pas à arriver.

Ils s'adressèrent à un sous-chef de service, qui, avec beaucoup de complaisance se mit à leur disposition.

Il leur dit :

—Les billets remis par les voyageurs dans la journée d'hier n'ont pas encore été envoyés à l'exploitation ; ils sont dans mon bureau, classés, chaque train ayant les siens. Nous ne pouvons savoir si la jeune fille est arrivée à Paris qu'en voyant les billets du train qu'elle a pris délivrés par la gare de Saint-Michel.

La recherche ne fut ni difficile, ni longue. Le sous-chef ne trouva qu'un seul billet pris à la gare desservant Montlhéry. Donc, Georgette était à Paris, où elle ne connaissait absolument personne. Qu'était-elle devenue ?

En accompagnant le père et le fils jusqu'à la porte de sortie, le sous-chef leur dit :

—Vous voilà renseignés, messieurs ; mais si j'avais trouvé plusieurs billets venant de Saint-Michel, nous aurions été obligés de télégraphier à la gare pour savoir combien elle en avait délivré au train sept pour Paris, afin de nous assurer que tous les voyageurs étaient bien arrivés.

Lebrun et son fils étaient ressaisis par de mortelles angoisses. Mais le vieillard, plus calme, cherchait à rassurer le jeune homme, dont la douleur était effrayante.

Ils reprirent leur voiture qui, sur l'ordre du sculpteur, se dirigea vers la rue Saint-Maur.

Lebrun dit à son fils :

—Georgette peut avoir oublié l'adresse de ton atelier et s'être souvenue de la mienne. Espérons que nous allons la trouver rue Saint-Maur.

Paul secoua la tête.

Il n'avait pas cet espoir.

Au moins, il n'eut pas une douloureuse déception.

Georgette n'avait pas paru rue Saint-Maur.

* *

Mais qu'était donc devenue la pauvre jeune fille ?

Comme on l'avait dit à M. Delmas, elle avait bien pris le train pour Paris. Elle avait si peu d'argent que quand elle eut payé sa place de troisième classe il ne lui restait plus que quelques sous.

Elle monta dans le premier wagon qu'elle vit devant elle et se trouva au milieu de soldats ayant leur congé. La fumée des pipes et des cigares formait un nuage si épais qu'une odeur âcre saisit Georgette à la gorge et la fit tousser.

Elle voulut descendre ; il était trop tard, le chef de la gare avait donné son coup de sifflet, le train se mettait en marche.

Les soldats chantaient à tue-tête ou échangeaient des paroles bruyantes, des propos de caserne. Georgette était étourdie, effrayée de ce vacarme. Elle avait pour voisin un artilleur surexcité par de nombreuses libations, comme d'ailleurs la plupart de ses camarades. A côté d'une aussi jolie personne, il ne pouvait manquer de prouver que les traditions de galanterie ne s'étaient pas perdues dans l'armée française. Il adressa la parole à Georgette, l'appelant la belle enfant, sa charmante, un rêve d'amour, langage un peu trop familier, plutôt qu'inconvenant, mais qui gênait et offusquait la jeune fille.

Elle essayait de lui faire comprendre, par l'obstination de son silence, qu'il ne lui convenait pas d'entendre les fadaises qu'il débitait. Mais rien ne démonte l'entêtement d'un homme aviné, surtout d'un brave artilleur qui rentre dans ses foyers, libéré du service militaire.

Un de ses camarades crut devoir intervenir afin de délivrer la jeune fille d'une obsession fatigante. Cela donna lieu à une violente altercation. Mais Georgette, laissée tranquille, n'en était pas moins à demi étouffée par l'atmosphère asphyxiante qui lui donnait des nausées. Aussi à la station d'Epinay-sur-Orge, elle s'empressa de descendre pour se réfugier dans un compartiment de dames seules que lui ouvrit le conducteur du train.

Georgette se trouva là en compagnie d'une femme entre deux âges, plutôt belle que laide, mais déjà bien fanée. Ses yeux pénétrants avaient des regards obliques singuliers qui faisaient deviner une femme rusée, une intrigante.

Elle observait Georgette attentivement et se disait :

—Une ouvrière de petite ville ou une jeune femme de chambre qui a rendu son tablier pour aller chercher fortune à Paris. Mince son bagage et, sûrement, bourse plate. Mais qu'elle est jolie, quels yeux ! et avec ça un air de vierge !.... Heu ! il y en a tout de même qui ont cet air-là, et c'est alléchant !

Cette femme n'ignorait pas que la pauvreté est mauvaise conseillère et que la vie facile exerce ses séductions sur beaucoup de malheureuses, qui n'ont d'autres ressources qu'un travail mal rétribué.

Elle se tint quelques instants silencieuse, puis prit un prétexte pour engager la conversation qui roula d'abord sur des banalités, le peu de confortable des wagons, les localites de la route, le froid de la saison, la forte gelée du matin.

Elle passa ensuite à des questions plus personnelles auxquelles la jeune fille répondit poliment, mais avec une extrême réserve.

—De la timidité, pensa la dame.

Très perspicace, elle en apprit cependant assez pour s'imaginer qu'il y avait un parti à tirer de cette rencontre.

Elle aborda nettement la question, quand on eut franchi la station de Choisy-le-Roi.

—Mademoiselle, dit-elle, il sera bien tard quand vous arriverez à Paris, et vous allez vous trouver fort embarassée, n'ayant personne à la gare pour vous recevoir. Si vous le voulez, je me ferai un plaisir de vous conduire dans un hôtel que je connais et où vous serez parfaitement bien.

La conversation de cette femme si complaisante avait déplu à Georgette et, naturellement, ne lui avait pas inspiré beaucoup de confiance ; elle la regarda en face et surprit sur sa physionomie une expression qui provoqua chez elle une profonde répulsion.

—Merci, madame, répondit-elle d'un ton très sec, je n'ai besoin de personne pour me guider.

La femme comprit qu'il lui serait inutile d'insister. Elle se renfonça dans son coin en murmurant :

—Petite sotte, va, mais comme tant d'autres tu y passeras à ton tour.

Peu de temps après, on était à Paris. Georgette suivit la foule de ceux qui arrivaient comme elle le long de la galerie qui aboutit au boulevard de l'Hôpital, et se trouva au milieu d'un chaos de voitures dont les cochers hélaient les voyageurs.

Elle était tout ahurie, l'effet de ces milliers de lumières lui donnait une sorte de vertige. Machinalement elle marcha à la file de ceux qui se dirigeaient vers le pont d'Austerlitz. Mais à l'entrée du pont elle s'arrêta.

Jusqu'à ce moment elle n'avait pas envisagé froidement la situation. Elle était partie de Montlhéry parce qu'elle n'y pouvait plus demeurer, et elle était venue à Paris parce que c'était à Paris qu'elle trouverait celui qu'elle aimait.

Elle n'avait pas réfléchi aux difficultés qui se dresseraient devant elle ; maintenant elle songeait qu'à cette heure tardive Paul avait depuis longtemps quitté son atelier. Et puis où était-il ce boulevard de Clichy ? De quel côté fallait-il aller ? Quant à l'idée d'aller trouver Paul chez son père, elle ne s'y arrêta même pas. Elle ne pouvait pas faire cela.

Mais que faire alors, avec soixante-dix centimes qu'elle avait dans sa poche ? Elle sentait bien que, quand même, elle devait se rendre au boulevard de Clichy où, bien sûr, la concierge de la maison lui donnerait asile. Cela eut été bien facile, si elle avait eu assez d'argent pour s'y faire conduire ; mais, hélas ! elle baissait la tête chaque fois qu'un cocher lui proposait de la prendre. Enfin, elle avait de bonnes jambes, elle marcherait.

Elle demanda son chemin à un passant.

Celui-ci, ne connaissant probablement pas bien Paris, lui répondit :

—Suivez la Seine jusqu'au cinquième pont, et là vous demanderez.

D'après cette indication, elle s'engagea sur le quai Saint-Bernard, complètement désert à cette heure. Elle avait à droite le parapet qui domine le fleuve, à gauche la grille du Jardin des Plantes. Des becs de gaz, un peu trop espacés, éclairaient la marche de la jeune fille.

Elle suivit d'abord le trottoir qui longe le jardin. Soudain, elle entendit le rugissement d'un lion, auquel deux loups répondirent par des hurlements. Epouvantée, elle traversa la chaussée pour suivre le mur du quai. Derrière ce mur, la berge muette et solitaire, puis la Seine, qu'elle voyait large et couleur d'encre.

Georgette n'était pas peureuse, mais les incidents douloureux de cette soirée avaient surexcité ses nerfs et lui enlevaient son sang-froid habituel. A chaque instant, elle s'imaginait voir une ombre surgir devant elle et elle devenait toute tremblante.

Quoique supportable encore, le froid était vif au bord de l'eau, et la jeune fille hâtait le pas.

Soudain, un homme qui marchait encore plus vite qu'elle, la rejoignit au moment où un bec de gaz éclairait son visage.

Georgette avait eu peur, mais elle se rassura en voyant la physionomie honnête de l'inconnu.

En même temps celui-ci se disait :

—Oh ! une bien belle fille !

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, bien vêtu, ayant l'air d'un bon père de famille, et donnant l'idée de ce que les Anglais appellent la respectabilité.

—Il me semble que vous avez eu peur de moi, dit-il, réglant son pas sur celui de la jeune fille.

—L'émotion de la surprise, monsieur, répondit-elle.

—Dame, fit-il, à cette heure de la nuit et en cet endroit, votre frayeur eût été bien naturelle. Vous avez été bien imprudente en prenant ce chemin où vous vous exposiez à rencontrer des malfaiteurs.

—Vos paroles me font trembler, monsieur.

—Maintenant que je suis avec vous, vous n'avez plus rien à craindre. Souvent, derrière ce parapet, s'abritent des coquins qui sont aux aguets d'un vol à opérer, d'un crime à commettre. Il s'est passé par ici bien des scènes terribles dont ont parlé les journaux. Je passe assez souvent sur ce quai, mais j'ai dans ma poche un revolver et cette canne dans laquelle il y a une épée.

Puis je vous demander où vous allez ?

Georgette ne crut pas devoir cacher qu'elle se rendait au boulevard de Clichy.

—Ah ! fit le monsieur.

Aussitôt il reprit :

—J'habite précisément dans ce quartier, et, si vous le voulez bien, je vais continuer à vous accompagner.

—Merci, monsieur, je ne veux pas abuser de votre obligeance ; veuillez seulement, je vous prie, m'indiquer mon chemin.

—Oh ! je ne peux pas vous laisser aller seule, ce serait imprudent, car je vois que vous ne connaissez pas Paris.

—C'est vrai, monsieur.

—Peut-être arrivez vous de province ?

—Oui, monsieur.

Ils atteignaient le pont de la Tournelle.

—Par ici, mademoiselle, dit le monsieur prenant à gauche.

Georgette n'avait aucune raison de se défier ; elle suivit son guide.

Ils prirent la rue de Pontoise et, inclinant encore à gauche, gravirent la rue escarpée du Cardinal-Lemoine.

Il lui avait offert son bras, elle ne l'avait pas accepté ; une voiture vide étant venue à passer et le cocher leur faisant signe, il lui proposa d'y monter, elle refusa.

Elle commençait à sentir la fatigue, et bien qu'elle ne pût soupçonner de mauvaises intentions chez ce brave homme, qui se montrait si obligeant, si plein de prévenances, elle sentait pénétrer en elle une vague inquiétude.

Elle se disait qu'elle n'oserait pas, après minuit, demander asile à la concierge de Paul, et elle se voyait condamnée à errer tout le reste de la nuit à travers les rues désertes.

L'inconnu lui parlait avec douceur, d'une voix caressante, se serrant peut-être un peu trop contre elle, ce qu'elle ne remarquait point ; elle l'écoutait, ne comprenant pas toujours le sens de ses paroles, mais ne répondait plus.

Il lui dit qu'il était médecin et que, étant riche, il ne soignait que les pauvres. Le clergé de sa paroisse le tenait en haute estime ; il trouvait dans la religion un solide point d'appui pour l'accomplissement de la tâche humanitaire qu'il remplissait, une consolation à toutes les épreuves de la vie.

—Ma chère enfant, continua-t-il, permettez moi de vous donner des conseils que mon âge autorise ; vous allez rencontrer bien des écueils, bien des périls dans ce grand Paris où vous arrivez. Ah ! défiez-vous des jeunes gens ; ils sont sans foi, sans morale ; ils se font un jeu du repos et de l'honneur des jennes filles qui se laissent prendre à leurs belles paroles. Ah ! ce n'était pas ainsi de mon temps ; aussi tous les hommes de ma génération s'affligent de la dépravation croissante qui gâgne la jeunesse de nos jours.

Tout cela était dit d'un ton très naturel, sans emphase. S'il était amené à parler de lui, à faire son propre éloge, on pouvait croire qu'il n'y avait en lui aucune intention de se faire valoir. Il se considérait comme un humble instrument de la Providence, qui lui permettait de faire un peu de bien autour de lui.

A pésent Georgecte se félicitait d'avoir rencontré ce saint homme qui lui rappelait ces apôtres de l'humanité, dont elle avait lu l'histoire dans les livres.

Ils étaient arrivés dans le quartier qui avoisine l'hôpital de la Pitié et dont les rues, en raison de la proximité du Jardin des Plantes, portent les noms d'illustres naturalistes : Blainville, Linné, Tournefort, Buffon, Lacépède.

Nulle part, à Paris, ne règne un calme plus profond ; aucun mouvement commercial ou industriel ; après la tombée de la nuit, c'est une Thébaïde. De tous les côtés, des couvents aux façades sépulcrales, n'égayant guère de vieilles maisons habitées par de bons bourgeois qui cherchent à Paris la tranquilité de la vie provinciale. Dans ce quartier, quand tout est encore bruit et mouvement dans le centre de la ville, depuis longtemps le roulement d'une voiture est un événement, et l'on pourrait croire que tout le monde y est endormi, si l'on n'apercevait pas à quelques fenêtres la lumière éclairant le travail d'un vieux savant.

Ils venaient d'entrer dans la rue Lacépède.

—Monsieur, demanda Georgette, fatiguée de cette longue marche sur un pavé boueux et glissant, sommes nous bientôt arrivés ?

—Oui, bientôt. Mais j'y pense, où comptez vous passer la nuit ?

Georgette resta un instant hésitante, puis répondit :

—Je ne sais pas.

Elle n'osait pas avouer qu'elle n'avait pas d'argent, et surtout ne voulait point parler de Paul Lebrun à son compagnon.

Celui-ci parut réfléchir.

—Ma chère enfant, dit-il, ne soyez plus ni inquiète, ni embarrassée ; à quelques pas d'ici demeurent deux vieilles dames, les deux sœurs, dont je suis le médecin et l'ami ; je vais vous conduire chez elles et elles seront heureuses de vous donner l'hospitalité. Voulez-vous ?

Comme elle était très hésitante, il l'engagea d'une voix si insinuante, si onctueuse, sa sollicitude était si grande que, ayant d'ailleurs une entière confiance en cet homme si bon, si honnête, elle accepta.

Ils marchèrent encore quelques instants dans la rue silencieuse, puis s'arrêtèrent devant une maison de sombre apparence. L'inconnu souleva le marteau de la porte, le laissa retomber et, peu après, la porte s'ouvrit.

L'homme et la jeune fille entrèrent dans un large corridor, mais en sortirent bientôt pour traverser un petit jardin et arriver à un pavillon où le "médecin" pénétra le premier pour allumer une lampe à pétrole. Alors il fit entrer Georgette dans un salon richement meublé, garni de belles tentures. Au milieu, un guéridon recouvert d'un tapis, un canapé avec coussins et des fauteuils moelleux, deux glaces de Venise et, appendus aux murs, des tableaux représentant des scènes religieuses.

Georgette s'était étonnée d'avoir vu entrer le monsieur dans le pavillon comme chez lui, et s'étonna davantage encore quand elle le vit allumer le feu dans le foyer de la cheminée.

—Je vous quitte un instant, ma chère enfant, dit-il, je vais avertir ces dames, qui viendront vous recevoir ; veuillez vous asseoir. Il souleva une portière et disparut.

Georgette ne se tenait plus sur ses jambes, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Mais au bout d'un instant, elle se dressa d'un bond, ayant retrouvé sa vigueur comme par enchantement. L'idée venait de lui venir qu'elle était peut-être tombée dans un piège. Quoi, ce prétendu saint homme ne serait-il qu'un misérable, qui s'était joué de sa crédulité !

Elle marchait vers la porte, prête à s'enfuir, quand le monsieur reparut, portant un plateau chargé de comestibles, de flacons de vin et de liqueurs, de deux verres et de deux couverts qu'il posa sur la table.

—Mais monsieur.... commença Georgette stupéfaite.

—Ces dames vont venir, dès que votre chambre sera préparée, l'interrompit-il. En attendant, ma charmante enfant, vous allez vous réconforter, ce dont vous avez grand besoin ; allons, asseyez-vous là, en face de moi.

Elle resta immobile. L'illusion n'était plus passible : cet homme était un misérable, un tartufe.

Le timbre de sa voix n'était plus le même, sa physionomie s'était transformée ; ce soi-disant médecin des pauvres, cet instrument de la Providence, qui lui avait tenu un langage si édifiant, lui apparaissait maintenant, avec ses regards enflammés, comme un satyre altéré de luxure.

Elle jeta autour d'elle des regards effarés.

Lui souriait, la regardant d'une façon étrange.

—Monsieur, s'écria-t-elle, vous m'avez indignement trompée !

—Allons, allons, répliqua-t-il, reprenant son ton hypocrite, me feriez-vous un crime d'avoir employé une ruse innocente pour vous amener ici afin de charmer ma solitude ?

—Ah ! fit Georgette indignée ; et je me suis laissée prendre aux beaux sentiments que vous affichiez !

—Ma belle enfant, mes sentiments sont bien ceux que je vous ai fait connaître ; mais Dieu ne défend pas à ses créatures de récolter quelques unes de ces joies que l'on trouve dans cette vallée de larmes.

—Vous êtes un misérable !

—Si vous saviez, ma mignonne, comme votre courroux vous rend plus belle encore ! Ah ! tenez, je vous aime, et si vous êtes gentille, je vous adorerai !.....Je vous l'ai dit, je suis riche ; avec moi rien ne vous manquera ; je vous donnerai de magnifiques bijoux, vous aurez des toilettes superbes, qui rehausseront encore l'éclat de votre beauté.... Vous serez adorable !

Georgette bondit vers la porte.

Mais il avait prévu ce mouvement ; il arrêta la jeune fille au passage et l'enlaça.

—Au secours ! au secours ! appela-t-elle en se débattant.

—Il est inutile de crier, mon amour, dit-il, on ne peut pas vous entendre. Allons, ne soyez pas méchante ; à quoi cela vous sert-il, de jouer cette comédie ? Venez, soupons tranquillement, et après nous échangerons de longs baisers dans une extase d'amour.

Elle ne l'entendait plus ; étourdie, haletante, elle employait toute sa force à se défendre, à éloigner son visage des lèvres de ce misérable qui la faisait frémir de dégoût sous le souffle de son haleine brûlante.

—Au secours ! au secours ! appela-t-elle encore.

Il la serrait dans ses bras à l'étouffer.

La malheureuse enfant sentait ses forces l'abandonner et se voyait perdue.

L'ignoble individu cherchait à la renverser sur le canapé. Elle se débattait avec fureur, puisant de nouvelles forces dans son désespoir.

Dans l'acharnement de la lutte, les deux corps heurterent violemment le guéridon, qui fut renversé. Soudain, la flamme du pétrole courut sur le rhum répandu d'un flacon ; une nappe de feu couvrit le tapis, les rideaux s'enflammèrent et l'incendie se communiqua aux tentures.

Abandonnant la jeune fille, l'homme se mit à arracher les tentures, essayant ainsi se rendre maître du feu ; mais le fléau allait plus vite que lui. Il dut se réfugier dans le jardin pour ne pas être brûlé lui-même.

Georgette était sortie du pavillon avant lui. Dès qu'elle avait été libre de ses mouvements, retrouvant vite sa présence d'esprit, elle avait repris son petit paquet, qu'elle avait déposé sur une console, et s'était élancée hors de ce lieu maudit. Mais arrivée à la porte sur la rue, elle ne sut comment se faire ouvrir, ignorant qu'il fallait crier : « Cordon, s'il vous plaît ! » Encore haletante et toute tremblante, elle se tapit contre la muraille.

Cependant le feu, qui dévorait le salon du rez-de-chaussée, menaçait de détruire le pavillon tout entier. A son tour, le locataire affolé appelait au secours et criait au feu !

Alors les fenêtres de derrière de la maison s'ouvrirent et bientôt, de tous les côtés, les cris au feu ! au feu ! retentirent, jetant l'alarme dans la rue solitaire.

On heurta violemment à la porte de la maison ; elle s'ouvrit, et pendant que quelques personnes se précipitaient dans le corridor et couraient au pavillon pour porter secours et aider les locataires de la maison, déjà sur le lieu du sinistre, Georgette franchit le seuil et disparut dans l'ombre de la rue.

Après une course de quelques minutes, elle s'arrêta hors d'haleine et respira à pleins poumons.

XXII

L'ASILE DE NUIT.

La jeune fille eut tout le loisir d'examiner la pièce aux murs blanchis à la chaux, sur lesquels se détachaient des gravures de peu de valeur et, au fond, assez grossièrement sculpté, un Christ en croix.

Un banc, qui occupait toute la longueur de la pièce, quelques chaises de paille, une table sur laquelle il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire, composaient l'ameublement.

La salle était chaude, les bouches d'un calorifère donnant encore de la chaleur.

On voyait que l'œuvre, à son début, peu riche, ne se préoccupait que de l'utile.

Au bout de dix minutes, une autre femme parut. C'était la directrice, qui, occupée à un travail, ne s'était pas encore couchée. Elle pouvait avoir une soixantaine d'années ; ses cheveux étaient blancs ; sa figure, d'une maigreur ascétique, conservait les vestiges d'une beauté qui avait dû être remarquable. Il y avait dans son port, dans ses manières, dans l'ensemble de sa personne une dignité qui imposait, et, sous la sévérité de son costume noir, on devinait la distinction de la femme du monde et cette bonté de la femme qui se donne tout entière à ceux qui souffrent, à la charité.

Elle jeta sur Georgette un regard pénétrant et lui dit :

—Comment vous êtes-vous trouvée dans les rues de la ville à une heure si tardive.

—Madame, répondit la jeune fille, je viens de Monthléry, je suis arrivée tard à Paris où je n'étais jamais venue, et je me suis égarée.

—Vous avez à Paris des parents, des amis ?

—Oui, madame.

—Comment se fait-il qu'on ne soit pas venu vous attendre à la gare ?

—Je n'avais pas prévenu de mon arrivée, madame ; j'ai quitté brusquement la maison où j'étais à Monthléry.

—Ah ! et pourquoi cela ?

—J'étais lasse d'y être maltraitée.

—Mon enfant, la règle veut que la porte de la maison hospitalière soit fermée à dix heures ; mais le gardien de la paix a bien fait de vous amener ; il a compris que la charité ne peut être soumise aux règlements inflexibles. Avez-vous besoin de prendre quelque chose ?

—Non, madame, je vous remercie.

—N'avez-vous pas froid ?

—J'ai eu froid après m'être assise sur un banc, mais depuis que je suis ici je ne sens réchauffée.

—Ce dont vous avez surtout besoin, c'est de quelques heures d'un bon sommeil. Venez, mon enfant, suivez-moi.

Elles montèrent à l'étage et, à l'extrémité d'un couloir, la dame fit entrer la jeune fille dans une petite chambre carrée, meublée simplement d'un lit de fer, de deux chaises et d'une table-toilette.

—Une nouvelle exception est faite en votre faveur, en vous donnant cette chambre, dit doucement la directrice ; vous la devez à l'intérêt que vous m'inspirez ; et puis je ne vous ai pas conduite au dortoir, afin de ne point troubler le repos de nos pauvres pensionnaires endormies.

Sur ces mots, la directrice se retira en disant :

—Bonne nuit, ma fille, dormez bien.

Et en s'éloignant, elle pensait :

—Cette jeune fille est charmante ; il faudrait ne se fier à aucune physionomie si le passé de cette enfant n'était pas pur comme le cristal. Encore une victime de la bassesse et de la brutalité, comme j'en ai tant vu passer sous mes yeux.

A continuer.

NOMS

Des Rues

Qui ont été changés.

PREMIER DISTRICT.

Foucher, (commençant à Poydras), maintenant Constance.
Martin, maintenant Willow
Delord, maintenant avenue Howard.
Pearl, maintenant Poe.

DEUXIÈME DISTRICT.

Wilson, maintenant Serastine.
Oak, maintenant Orchid.
Port, maintenant Moss.
St-Jean, maintenant Bell.
Washington, maintenant Rouquette.
Chemin du Bayou, (de Nord Remparts à Nord Claiborne), maintenant Hôpital.
Chemin du Bayou, (commence à Nord Claiborne, au lieu de Nord Remparts).
Calhoun, maintenant Arthur.
Clay, (nord du Chemin de la Métairie), maintenan Emmeit
Gaines, maintenant Germain.
Génois, maintenant Freeman.
Hôpital, (maintenant du fleuve à Nord Claiborne, puis au lac).
Avenue Jackson, (anciennement avenue Van Buren), maintenant avenue Chalmette.
Avenue Monroe, maintenant avenue Mound.
Webster, maintenant Voisin.

TROISIÈME DISTRICT.

L'vandais, maintenant Buchanan.
Pope, maintenant Rome.
Rossin, maintenant Roselind.
Warsaw, maintenant République.
Adams, maintenant Alabo.
Alexander, maintenant Kentucky.
Bagatelle, maintenant Bourbon.
Delaronde, maintenant Douglass.
Dryden, maintenant Dryamore.
Champ Elysées, maintenant avenue Champs-Elysées.
Erghein, maintenant avenue Lafayette.
Génie, maintenant Grant.
Girod, maintenant Villeré.
Bons Enfants, maintenant St Claude.
Hunters, maintenant Eads.
Josephine, maintenant Japonica.
Jumonville, maintenant Pontalba.
Léonidas, maintenant Lombard.
Livingston, maintenant Mandolin.
Montoe, maintenant Tupelo.
Pitre, maintenant Dubreuil.
Poète, maintenant Avenue St-Roch.
Salomon, maintenant Sabrano.
Socrates, maintenant Selma.
Solon, maintenant Sécat.
Union, maintenant Touro.
Washington, maintenant Avenue St-Roch.

QUATRIÈME DISTRICT.

Harmonie (finit maintenant à Chestnut).
Avenue et rue Jackson (maintenan Avenue Jackson)
Levée, maintenant Tchoupitoulas.

CINQUIÈME DISTRICT.

Barthélemy, maintenant Bermudes.
Avenue Canal, maintenant Avenue Whitney.
Chestnut, maintenant Belleville.
Church, maintenant Kent.
Decatur, maintenant Diane.
Franklin, maintenant Nunes.
Hancock, maintenant Hermosa.
Jackson, maintenant Avenue Siddell.
Jefferson, maintenant Rivière.
Lapeyrouse, maintenant Lamarque.
Madison, maintenant Avenue Brooklyn.
Market, maintenant Avenue Opelousas.
Monroe, maintenant Tèche.
Octavia, maintenant Clyde.
Penn, maintenant Fuller.
Peter, maintenant Avenue Pélican.
Villeré, maintenant Morgan.
Washington, maintenant Wagner.

SIXIÈME DISTRICT.

Levée, maintenant Tchoupitoulas.
Louisa, maintenant Irma.
Green, maintenant S. Liberté.
Chesnut (au-dessus du Parc), maintenant Audubon.
Market, maintenant Meadow
St-Patrick, maintenant Saratoga.
Washington, maintenant Hampson.
Arcadie, maintenant Magnolia.
Barthélemy (de Upperline à Calhoun).
Enterpe (de S. Broad à l'avenue Hagan).
Gasquet, maintenant Vincent.
Henry, maintenant Willow
Miro (de Walnut à Lower Line), Spruce.
Polymnie (de S. Broad à l'avenue S. Hagan), Elba.
Terpsichore (de S. Broad à l'avenue S. Hagan), Eve.
Uranie (de S. Broad à l'avenue Hagan,) Eik.
Victor, maintenant Magnolia.

SEPTIÈME DISTRICT ET NOUVEAU CARROLLTON.

Architecte, N. C., maintenant Apollonia.
Bernadotte (de Douzième ou Apricot à N Line), maintenant Protection.
Canada, maintenant Sycamore.
Clay, maintenant Cherry.
Clinton, maintenant Cherokee.
Cyprès, maintenant Panola.
De Armas, maintenant Mississipi.
Huitième, maintenant Spruce.
Dix-Huitième, maintenant Peach.
Quatrième, maintenant Apple.
Cinquième, maintenant Poplar.
Quatrième, maintenant Olive
Première, maintenant avenue St-Charles.
Quatrième, maintenant Oak.
Quatorzième, maintenant Oleander.
Jackson, maintenant Général Ogden.
Jefferson, maintenant Joliet.
Mad son, maintenant Dante.
Milton, N. C., maintenant Meteor.
Napoléon, maintenant Néron.
Neuvième, maintenant Sycamore.
Dix-Neuvième, maintenant Pear.
Olivier, maintenant Général Hood.
Philip, N. C., maintenant Mermet.
Rousseau, N. C., maintenant Ross.
Deuxième, maintenant Maple.
Septième, maintenant Hickory.
Dix-Septième, maintenant Palmetto.
Sixième, maintenant Birch.
Seizième, maintenant Palme.
Dixième, maintenant Mobile.
Troisième, maintenant Elm.
Treizième, maintenant Figne.
Douzième, maintenant Abricot.
Vingtième, maintenant Quince.
Upper Line, maintenant Protection.
Washington, maintenant Fern.

RUES SANS LES DISTRICTS MARQUÉS.

Bassin (de Clio au haut de la ville) maintenant Saratoga.
Boudousquié et Jeannette, maintenant Garfield.
Breslau, maintenant Sud Robertson.
Commune, (de Baronne au fond de la ville), maintenant Avenue Tulane.
Crane, maintenant Bourgogne
Delhonde, N. et S., maintenant N. S. Dorgenois.
Edmond, maintenant Calhoun.
Gasquet (de Claiborne au-delà) maintenant Cleveland.
Gayoso (de Walnut à Lowerline) maintenant Gén. Lee.
Jeanne, maintenant Alvar.
Jersey, maintenant Annociation.
Léonie, maintenant Clara.
Locust, maintenant S. Robertson.
Long (de l'Avenue Peters au haut de la ville) maintenant Freret.
Magistrat, maintenant N. Dorgenois.
Morales, maintenant Marais.
Napoléon, N. et S., maintenant N. et Sud Hennessey.
N. Market, maintenant N. Diamond.
Vieux Camp, maintenant Camp Place.
Vieux Magazine, maintenant Place Magazine.
Paix, maintenant Kerlerec.
St Bernard (nouveau), maintenant Alien.
St-David, maintenant S. Franklin.
St-Denis, maintenant S. Remparts.
St-Georges, maintenant Howard
Ste-Jeanne, maintenant Ste-Adeline.
Avenue St-Jean, maintenant S. avenue Hagan.
Sauvé, maintenant Hickory.
S. Market, maintenant S. Diamond.
Tremé, maintenant N. Liberté.
Ursulines (de Claiborne et au delà), maintenant avenue Ursulines.
Wandorf, maintenant Birch.
Warren, maintenant Poplar.
White (anciennement S. Bassin), maintenant Saratoga.
De Armas (continuation de Enterpe), maintenant Grappe.
Robertson, maintenant S. Robertson, se prolongeant jusqu'à Lower Line, y compris Locust et Breslau, entièrement sous le nom de S. Robertson.

ANNONCES JUDICIAIRES.

VENTES PAR LE SHERIF

ANNONCE JUDICIAIRE.

VENTE PAR LE SHERIF DU

Contenu et de l'Installation d'un grand magasin de Marchandises Sèches et de Notions

Au No 247 (ancien No) rue du Canal. Aussi un lot de Meubles de maison, etc.

I. Newman & Sons vs H. Tualsheimer.

COUR CIVILE DE DISTRICT POUR LA paroisse d'Orléans—No 44,696—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé par l'Honorable Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans, dans l'affaire ci-dessus intitulée, je procéderai à la vente à l'enchère publique, sur les lieux ci-après désignés, le LUNDI, 18 février 1895, à 10:30 heures A. M., de la propriété ci-après décrite, à savoir—

Au local (ancien) No 247 rue du Canal, coin de la rue Liberté :

Tout et en particulier le stock entier de marchandises sèches et les installations, etc., contenus dans le dit local, comprenant un vaste assortiment de merceries, linge de dessous pour dames, corsets, rubans, bas, gants, étoffes à robes, corsages, cols, manchettes, cravates, broderies, notions, soierie, satins, cotons, lainages, etc. Aussi, un lot de bijouterie, vitrines, comptoirs, coffre-fort, etc. etc. incluant un lot de meubles de maison, etc., le tout d'après l'inventaire détaillé et enregistré.

Saisi dans l'affaire ci-dessus.

Conditions—Comptant sur les lieux.

VICTOR MAUBERRET,
Sheriff civil de la paroisse d'Orléans.

5 fév—5 6 9 14 18

PAR LE CONSTABLE.

ANNONCE JUDICIAIRE—Vente du Constable, Troisième Cour de Cité de la Nouvelle-Orléans, 16 février 1895—No 6,439—W. E. Kelly vs J. H. Dickhous—En vertu d'un writ de fieri facias à moi adressé dans l'affaire ci-dessus intitulée et numérotée par l'Hon. Wm. H. Seymour, juge de la Troisième Cour de Cité de la Nouvelle Orléans, je procéderai à la vente à l'enchère publique au plus haut enchérisseur, le MERCREDI, 27 février 1895, à midi, au coin de la rue Patterson et de l'avenue Pacific, dans le Cinquième District de cette ville : le Bar Room et le contenu ; le tout d'après l'inventaire enregistré en mon bureau.

Conditions comptant sur les lieux.

L. C. MURPHY,
Constable de la Troisième Cour de Cité de la Nile-Orléans. 16 fév—16 24 26 27

ETAT DE LA LOUISIANE—COUR CIVILE de District pour la paroisse d'Orléans—No 44,936—Division D—8. B. Patterson vs ses créanciers—Ordre de Cour—Qu'une réunion des créanciers du pétitionnaire Samuel B Patterson soit convoquée et tenue pardevant Robt. P. Upton, Esq., notaire public, à son bureau, No 7 rue Camp, en cette ville, commençant LUNDI, 25me jour de février 1895, à 11 heures A. M., dans le but de délibérer sur l'application du dit pétitionnaire pour un répit et de voter sur toutes autres matières qui pourraient leur être soumises, et que dans l'intervalle toutes procédures contre la personne et les biens dudit pétitionnaire soient suspendues, et que Conrad Collins, Esq., soit nommé avocat pour représenter les créanciers absents

Nouvelle-Orléans, 22 janvier 1895.

Signé: N. H. RIGHTOR, Juge.

Pour copie conforme:

JAS. D. RANKIN,
1026 janv—fév 25 Député Greffier.

ATHENEE LOUISIANAIS

Concours de 1894.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

JEANNE D'ARC DANS L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits au lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement